

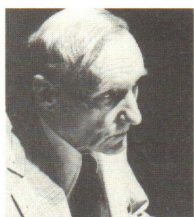
LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

OCTOBRE 2000 - N° 555

ANTONIO TABUCCHI LETTRE À UNE DAME DE PARIS

MANUEL RIVAS LA LANGUE DES PAPILLONS

JOEL CANO MAUVAISE HERBE



WILLIAM S. BURROUGHS LES DERNIERS JOURNAUX

MICHEL BRAUDEAU TROIS RENCONTRES AVEC LE DIABLE

•
Toujours des mots

DOMINIQUE NOGUEZ LE LIVRE SANS NOM

SYLVAIN BOUYER VICTOIRE DE LA PARODIE

RICHARD DALLA ROSA LES MOTS DANS LES MURS

THOMAS A. RAVIER CÉLINE, RAPPEUR SANS MUSIQUE...

•
GUILLAUME LE TOUZE CANAL SAINT-MARTIN

ROGER GRENIER LE CRASH

ÉRIC FAYE LA COLÈRE DES DIEUX DU MARCHÉ

HENRI DROGUET POÈMES

•
CHARLES ROSEN LA PHYSIOLOGIE DU PIANO (I)

•
PIERRE ALECHINSKY COBRA ET AFFLUENTS

nrf

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

ANTOINE GALLIMARD

RÉDACTEUR EN CHEF

MICHEL BRAUDEAU

ASSISTÉ DE

PHILIPPE DEMANET

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION

NICOLE ABOULKER

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

5, rue Sébastien-Bottin 75341 Paris cedex 07 Tél : 01-49-54-42-00

*La Revue ne répond pas des manuscrits qui lui sont adressés.
Les manuscrits non publiés ne sont pas rendus.*

EXEMPLAIRE N° **5**

TARIFS D'ABONNEMENT

FRANCE

ÉTRANGER

ET T.O.M.-D.O.M.

1 AN (4 n^{os}) **F.F. 300 T.C.** 1 AN (4 n^{os}) 340 F
(F.F. 293,70 H.T. + T.V.A. 2,1 %)

Service des abonnements : Sodis Revues BP 149 – Service des abonnements
128, avenue du Maréchal-de-Lattre-de-Tassigny 77403 LAGNY Cedex.

Tél. : 01.60.07.82.15

Compte chèque postal 14590-60 R PARIS

Édition de luxe France

Édition de luxe Étranger

1 AN (4 n^{os}) **F.F. 1 200 T.C.** 1 AN (4 n^{os}) **F.F. 1 350 T.C.**

Règlement à l'ordre des Éditions Gallimard
5, rue Sébastien-Bottin 75341 Paris Cedex 07

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

ANTONIO TABUCCHI

Lettre à une dame de Paris (*Forbidden games*)

Madame, et chère amie,

Comment vont les choses ? Et ce qui les guide : un rien. C'est une phrase que j'ai lue, et j'y pense à présent. Ensuite : est-ce nous qui cherchons, ou sommes-nous cherchés ? À cela aussi, il faudrait réfléchir. Par exemple, quelqu'un erre, le soir, dans les rues et les cafés, en vagabondant au hasard, comme cela m'arrive à moi qui souffre d'insomnie. Autrefois il y avait au moins Bobi, je lui mettais sa laisse et je l'emmenais promener. C'était un bon prétexte. À présent il est mort, je n'ai même plus cette excuse. Je vais ça et là, sans logique, je m'attarde dans les bistrots jusqu'à la fermeture, puis je me lève et je marche. Le médecin m'a dit : vous êtes un cas classique d'homo melancholicus. Mais Dürer a dessiné la mélancolie assise, ai-je objecté, pour la mélancolie il faut un siège. Votre mélancolie est différente, a-t-il décrété, il s'agit d'une mélancolie mobile. Et il m'a prescrit des exercices moteurs.

Hier par exemple, j'ai pris la direction de la porte d'Orléans. À vrai dire je ne m'en étais pas rendu compte,

je marchais, et c'est tout. Le long du boulevard Raspail, les lampadaires mettaient en évidence le jaune des feuilles des arbres. Nous sommes au début du mois d'octobre. J'ai pensé au vers d'un poème : le jaune actuel qu'ont les feuilles. Actuel : ce qui est maintenant et aussitôt après n'est plus. Ce qui passe. De la sorte, j'ai pensé au temps et à mon passage à travers lui. Mes pas allaient rapidement, je suivais un itinéraire guidé, sans me rendre compte qu'il était guidé. Je m'en suis aperçu seulement après l'avenue du Général-Leclerc, car autrefois, entre le brocanteur et le restaurant vietnamien, il y avait une boutique de tailleur. C'est là que je m'étais fait couper un costume pour le mariage de Christine. Je n'avais pas d'argent, ou très peu, le tailleur était un vieux Juif, tout petit, le magasin se trouvait sur mon parcours quand je rentrais chez moi, et un jour je frappai, il avait des tissus bon marché, et il me fit un costume peu coûteux. C'est ainsi que, passant devant cette boutique qui aujourd'hui n'existe plus, je me suis aperçu que j'étais poussé, sans m'en rendre compte, vers le boulevard Jourdan et la Cité Universitaire. J'avais pour habitude, à l'époque, de rentrer à pied, souvent dans la nuit profonde, car le métro fermait assez tôt et je restais pour regarder les films de ciné-club dans un petit cinéma de Saint-Germain : *L'Âge d'or*, *Le Chien andalou*, des choses de ce genre. Je croyais aux avant-gardes. Il était beau de penser qu'elles étaient révolutionnaires. Esthétiquement s'entend. Le long du boulevard Jourdan, non loin d'une des entrées de la Cité, il y a un café que je fréquentais alors. J'y allais accompagné d'un groupe d'étudiants japonais avec lesquels j'avais lié amitié, puisque j'avais dû loger à la Maison du Japon pendant un certain temps, du fait que la Maison de mon pays faisait l'objet de travaux de restructuration. Dans le groupe se trouvaient une fille et un garçon qui attirèrent ma sympathie. La

jeune femme étudiait la médecine et voulait se spécialiser dans les maladies tropicales, mais elle rêvait de devenir cantatrice d'opéra et prenait des leçons chez un vieux ténor qui habitait dans le Marais. Sa passion était Puccini, et il lui arrivait de chanter les airs de *Lady Butterfly*. Nous prenions place à une petite table du café, dehors, c'était l'hiver, elle chantait *Un bel dì vedremo levarsi un fil di fumo*, et de sa bouche sortaient des petits nuages de souffle condensé. Je disais qu'il s'agissait des idéogrammes musicaux de Puccini. Elle s'appelait Atsuko, et son ami écrivait des haïkus qu'il nous traduisait quand l'envie lui en prenait. Je me souviens d'un d'entre eux qui disait :

*La feuille tombe
dans le vent d'octobre
flottant légère.
Pesant est le temps d'un lointain été passé.*

Assis dans ce café, nous rêvions de mondes possibles en buvant un jus de pamplemousse. Le matin, dans les amphithéâtres de la Sorbonne, un vieux professeur de philosophie dont le nom n'évoquait rien à notre abyssale ignorance parlait avec grâce et génie du Remords et de la Nostalgie. Nous ne savions pas ce que c'était, et pourtant cela nous fascinait comme des mondes lointains qu'on suppose au-delà des océans de la vie, sur une rive inaccessible où jamais on n'accostera. Pourtant, nous y voici.

J'ai abouti hier, au gré de mes errances nocturnes, dans ce petit café d'autrefois. Et je l'ai retrouvé à l'identique, avec les mêmes visages juvéniles qu'à mon époque, et les étudiants de la Cité qui travaillent ensemble jusqu'à trois heures du matin quand le café ferme. Ils s'habillent bien sûr de manière un peu différente, et la musique qu'ils écoutent a changé. Pourtant les visages sont les mêmes, et

les yeux, et les regards. Il n'y a plus le juke-box où nous enfilions des pièces de monnaie pour écouter Ornette Coleman, *Petite fleur*, *Une valse à mille temps*, mais un enregistreur avec la musique d'aujourd'hui : beaucoup d'Amérique. À côté du frigo, le nouveau propriétaire a installé une petite étagère avec des cassettes laissées à la disposition des étudiants qui peuvent faire leur choix et introduire la cassette dans l'appareil posé sur un banc où une pancarte indique : Libre Service. En bas de l'étagère, une autre pancarte dit : From the World – Du Monde Entier, et l'on trouve là des titres de divers pays que les étudiants ont apportés avec eux ou que leurs amis et leurs proches leur envoient. On peut écouter des musiques de danses rituelles africaines, des raga indiens, des instruments à cordes d'Anatolie, les lamentations de geishas et tout ce que les hommes ont inventé comme diverses manières d'exprimer ce qu'ils ressentent par des sons. Tout en haut de l'étagère, une pancarte indique Section Nostalgie, où se trouvent réunies les chansons qui furent celles de notre jeunesse, celles de l'après-guerre, comme *Le Déserteur* ou *Est-ce ainsi que les hommes vivent* : en bref, les caves de Saint-Germain : des femmes en noir avec des écharpes rouges, l'existentialisme de café, l'anarchisme musical de Boris Vian ou Léo Ferré. J'ai pensé : *de la musique avant toute chose*. Et j'ai répété cette phrase à haute voix. Vous m'êtes alors venue à l'esprit, Madame. C'est-à-dire toi, que j'appelle à présent Vous, mais qui étiez tu pour moi à l'époque. On ne peut dire impunément certains mots, car les mots sont les choses. Je devrais désormais le savoir, à mon âge et avec tout ce qui s'est passé. Pourtant, je les ai prononcés. Sans penser à l'impunité. Et vous, Madame, vous êtes apparue sur ce balcon de Provence. Vous souvenez-vous ? Je suis sûr que vous vous en souvenez comme moi, sauf que c'est d'un autre point de

vue, puisque je Vous regardais depuis le bas tandis que vous me regardiez depuis le haut. Et si on embellissait les souvenirs ? Ou si on les falsifiait ? Après tout, la mémoire sert à cela. Disons que c'était en juin. Le temps était doux, comme il se doit en Provence. J'étais peut-être en train de traverser un champ de lavande, et à la lisière de ce champ se trouvait une maison en pierre brute protégée par un amandier. Et comme nous l'enseigne la sagesse chinoise, sous les amandiers, on peut se rappeler les souvenirs d'un autre. Peut-être suis-je confus ? Eh bien soit, je suis confus. Mais comme vous le savez, Madame, tout est confus. J'essaie seulement de disposer avec maladresse toute cette confusion en un ordre plus ou moins plausible. Et la plausibilité présuppose la fausseté, fût-elle involontaire. Donc, je vous prie de me comprendre. Dans le sens qu'à ce moment-là vous êtes apparue sur le balcon, *quand même*. Vous étiez nue, cela vous ne pouvez pas ne pas vous en souvenir, comme je m'en souviens, maintenant, ici, après tout cet après. Vous comprenez ? Bien sûr, que vous comprenez. Le coït eut lieu dehors, au milieu de la lavande, sous l'amandier. Un tracteur passa-t-il par là ? Peut-être, mais sans sa faux mécanique. Ce fut une longue embrassade, sereine, presque immobile, et je répandis ma semence dans la lavande. Avec une fleur violette de lavande mouillée de salive, je vous séchai votre violet le plus secret. Cela vous semble-t-il tellurique, ou simplement de mauvais goût ? Peu importe : je n'ai pas eu que des cauchemars, mais aussi des visions apaisantes et des éjaculations satisfaisantes. Belles, belles. Les fenêtres n'ont parfois pas de volets, elles s'ouvrent sur des horizons bien plus larges que ceux de la réalité. C'est la fenêtre de ma tête. Je ne veux rien jeter, et tout cela ne peut être détruit. Aurais-je dû rester ? Ce n'est pas impossible. Qui sait ? Mais tout passe et rien ne reste, disait l'autre. Et

l'acide poète renchérit, attribuant l'aphorisme à un rabbin sinistre : il est vrai que tu as forniqué, mais ce fut dans un autre pays, et d'ailleurs la fille est morte.

C'est précisément au moment où je pensais à tout cela, chère Amie, qu'a eu lieu un misérable miracle, de ceux que la vie nous réserve afin que nous puissions deviner quelque chose de ce qui fut, de ce qui pourrait être et de ce qui pourrait avoir été. Une suggestion qu'il est nécessaire d'attraper au vol, comme la prophétie posthume d'une sibylle superflue. Voilà qu'un garçon se lève de table. Je le regarde. Il est petit et trapu. Et il a du gel dans les cheveux. Une apparence physique très française. Il vient sûrement de l'Auvergne, me dis-je pour moi-même. S'il ne vient pas de là, il en a tout l'air. Il se dirige vers le petit meuble à musique, et met une cassette. Et la voix aiguë de Trenet, lacrymale, lacrymogène et pourtant tellement poignante, chante : Que reste-t-il de nos amours, que reste-t-il de nos beaux jours, une photo, vieille photo de ma jeunesse. C'est alors seulement que je découvre sur la table devant moi un dossier bleu fermé par un ruban blanc sur lequel est écrit *Forbidden Games*, et je l'ouvre avec des gestes précautionneux et lents comme dans une cérémonie antique qui m'attendait depuis des années. À l'intérieur, il y a une photographie de femme nue à un balcon. Cette dame, ce n'est pas vous, chère Amie, tout en l'étant, car c'est Isabel, mais vous aussi, vous êtes Isabel, ma chère Amie, vous le savez. C'est une chose inéluctable. Et au verso de cette photographie, une calligraphie menue et régulière, que je réussis à déchiffrer, a écrit cette lettre adressée à celui-là même qui écrit, et à moi à travers lui, et à vous, une lettre sans bouteille qui a navigué dans on ne sait quels diaphragmes du monde pour échouer ici, sur cette table maculée de cercles de bière de ce café à la périphérie de Paris. Et j'ai compris que je devais me subs-

tituer à un chirurgien thoracique et ouvrir une poitrine, la mienne, la Vôtre, je ne sais, pour en extraire une essence qui donne un sens non pas à l'aorte, aux vaisseaux sanguins, aux corps caverneux, mais à une biologie différente, éloignée des cellules, qui fluctue dans un quelconque ailleurs où la vie et l'écriture ne se rencontrent pas, ni la biographie et la littérature, une sorte d'hypermadeleine faite non de mots (trop facile), non de mégahertz, non de signes (par pitié !), mais simplement d'une *vive voix* qui, en tant que telle, meurt à peine dite, de la même façon que l'image meurt à peine l'objectif s'est déclenché.

Non, chère Amie, ce n'est pas le *senbal* des énamourés poètes provençaux, ce n'est pas l'indicible des philosophes anorexiques, ce n'est pas la légèreté que voudraient laisser en héritage à la postérité, si jamais il y en a, certains écrivains de ce millénaire méphitique à peine mort, qui ont appris la leçon en gâchant leur talent et leur imagination à écrire pour le bénéfice des manuels de narratologie. *Rien de tout cela*, vous comprenez sans doute. Ce sont les nuages, chère amie, dans l'acception moderne du terme, naturellement. Les nuages qui couvrent toujours plus le visage de la lune, laquelle s'éloigne de plus en plus, même s'ils y ont planté un drapeau comme un cure-dent sur les olives d'un cocktail. Donc, avec un ciel si bas qu'un canal s'est pendu, concept lui aussi apparenté à la Section Nostalgie – mais si les canaux peuvent se suicider, ce n'est pas le cas des connards, ceux-là malheureusement non, qui nous étouffent de plus en plus. Je vous prie de ne pas interpréter ces pauvres délires comme des déclarations de poétique. Si jamais, interprétez-les de manière existentielle. Ou plutôt, phé-no-mé-no-lo-gi-que. Parce que le poète est un atrabilaire, et que tout le reste est nuages. La Férocité, l'Évidence, le Politically correct, le

Plastique, le Cynisme. Et comme si ça ne suffisait pas, les -ologues, tous les -ologues possibles et imaginables. Et les remords et les repentirs, de toute façon on ne recourt plus au maïs sous les genoux, un mea-culpa chaud à la crème s'il vous plaît. *C'est chiant*, Madame, croyez-moi. Et puis la Science. La Science grâce à laquelle les Fissionnistes crièrent leur eurêka : Hiroshima, *mon petit champignon* ! Aux survivants, des blessures, des déformations génétiques irréversibles, des cancers de tous genres, ma chère Amie. Et tant, tant de *connards*. Et des tonnes de pisse-froid. Pour résumer : Zyklon-B, radioactivité et fils barbelés, comme l'a dit quelqu'un qui s'y connaissait. Toutes choses qui ne sont pas vraiment du pistou, vous ne croyez pas ? Et en même temps : la légèreté !, comme un lanceur de javelot qui court pieds nus sur la pelouse d'Olympie. *Parbleu, quelle élégance* ! Ou encore : La Vie, la Vie recommandée par le Tout-de-blanc-vêtu à sa fenêtre (que de balcons et que de fenêtres dans cette histoire, Madame, l'avez-vous remarqué ?). Certes, mais la vie de qui ? Et avec quels habiles arrangements, qui plus est ? Si nous nous limitions à répandre la semence au milieu de la lavande, est-ce que ce ne serait pas aussi un arrangement, disons un discours de la méthode ? Prenez-le comme un double sens, une métaphore de la perception que quelqu'un comme moi peut avoir de lui-même : par exemple le sens de l'écriture. Et pendant ce temps, qui sait si vous, chère Amie qui comme moi avez fréquenté les interstices, vous n'allez pas apprendre comment fonctionne une histoire, ce que c'est que la littérature parce que vous connaissez bien la vie, mieux que moi, vous la maîtrisez, à présent tout c'est calmé, pour vous, tout est « en ordre », et ça je vous l'envie, croyez-moi. Sommes-nous dans l'auto- ou l'hétéro-diégétique ? Il est vraiment nécessaire de résoudre cet épineux problème. Bref, qu'est-

ce qu'un roman pseudo-autobiographique, dont je vous laisse ici un petit condensé dans cette non-bouteille, disons un roman hypothétique, un petit engin du genre faites-le-par-vos-propres-moyens que vous pouvez vous aussi obtenir en remplissant l'espace blanc entre les interstices comme dans les dessins de certaines revues d'énigmes et rébus qui servent avant tout à tuer le temps.

Faisons un pas en arrière. J'étais pendant ce temps sorti dans l'air froid de Paris. L'aube (non livide) éclaircissait les jardins de la Cité Universitaire. J'étais stupéfait, ou si vous préférez perplexe, et je tenais dans une main cette lettre trouvée dans une non-bouteille, que je transcris pour vous :

« Cela aurait été beau que tu gagnes la partie. Tu jouais dans la cour d'une maison pauvre, en été, tu te souviens ?, ou non, c'était plutôt l'arrière-printemps, et ce vert, tout ce vert alentour, tu te souviens ? La fontaine communale était en fonte, verte elle aussi, avec un robinet en cuivre, *Anciennes Fonderies*, c'était encore inscrit avec les armoiries royales. Un broc, une femme nue sur le balcon, elle aurait voulu te parler, si elle avait pu, mais elle était une image de toujours, et le toujours n'a pas de voix. Tu passais par là, ignare comme tous les passants. Tu traversais quelque chose sans savoir quoi. Et ainsi tu t'en allais, petit à petit, vers un ailleurs. Il devait bien y avoir un ailleurs, pensais-tu. Mais était-ce vrai ? Étranger, toi aussi, dans l'ailleurs. Les nuages, les nuages, qui changent sans cesse de forme, roulent dans le ciel. Et voyagent sans boussole. Étoile polaire, Croix du Sud. Allons, suivons les nuages. Engageons la partie avec les nuages, acceptons le défi, par exemple : comment se dispute ce jeu ? Nimbus, cirrus, cumulus : ce sont les joueurs que présente l'équipe adverse. Voilà le premier qui arrive. Avec lui, ce fut un

âpre duel. Ah ! les moulinets que tu faisais avec ton sabre ! Illustre cavalier qui participas à la joute, ton courage fut sans pareil, et inégalable ta bravoure, magnifique ta générosité à défendre de nobles idéaux. Tu coupas les jambes du féroce nimbus qui crachait des tonnerres et des éclairs. Tu fis tourner comme une balle folle le cumulus rond qui adaptait à tout sa rotondité. Et le grand cirrus, tellement fier de sa "cirrité" et dont la crème chantilly masquait le néant, il prit la fuite au loin. Noble chevalier, quel combat ! Et tout cela sans armure. Puis tu t'en allas vers d'autres ailleurs, fragile mais fort, solide comme un roc et pourtant en équilibre précaire. Voyages par des sentiers qui bifurquent, chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle, mers jamais naviguées auparavant, elle allait légère, ta pierre chancelante, chevalier sans tache et sans peur, avec toutes les peurs du monde et toutes les taches solaires.

Jusqu'au moment où le voyage d'aller devint celui du retour.

Cela aurait été beau que tu gagnes la partie, dit le tzigane aveugle. Mais moi, je ne chante pas le futur, je chante le passé. Pour ce qui est du futur, sois tranquille, dans le journal de ce matin un acteur très connu dit qu'il est vieux et s'en vante, la patrie en tant que patrie même si elle est ingrate nous fascine et nous devons l'aimer (lettre non signée), si tu réponds à la question la plus difficile du Grand Concours et si tu maîtrises avec sûreté les événements en réussissant à devenir le point de référence de tout et de toi-même, tu gagnes vingt-huit points et un voyage à Zanzibar et, en outre, du moins pour cette semaine, l'influence positive d'Uranus te rend inhabituellement prudent, en t'évitant le péril de nourrir d'inutiles illusions. Si tu veux au contraire connaître les prédictions de ton horoscope, je te le vends pour deux sous, c'est un

horoscope échu, tu peux le lire à l'envers jusqu'à l'époque où tu jouais dans la cour d'une maison pauvre. C'était en été, tu te souviens ? Sur le banc d'aucune gare, le ballon oublié par un enfant flotte, et la femme nue au balcon a fermé la fenêtre. »

Ma chère Amie, je voudrais pouvoir vous donner rendez-vous dans un autre café, qui ne soit pas celui, erroné, où nous nous sommes attendus en vain. Mais je ne sais où il se trouve. Et je crains que plus qu'un café normal, ce soit le Café avec majuscule, son image éternelle et immuable, une sorte d'idée platonicienne du Café où l'on ne sert pas de café. C'est vrai : personne ne pourra jamais nous enlever ce que nous avons vécu, d'autant que nous étions à la recherche des interstices. Mais je me pose la question : à quoi bon les avoir tant cherchés ? Pour y trouver les *Enjambements* du pensif versificateur Aristide Dupont, intrépide continuateur de la ligne poétique picarde ? Allons, filons à toutes jambes ! D'interstice en interstice, on finit par arriver à la retraite méritée de qui a servi la Fonction Publique. Et pour ce qui est des citations, le temps imparti est écoulé, comme la vie : on était post-modernes au siècle dernier. À ce propos, j'aurais, le soir dont je vous parle, voulu à mon tour mettre la cassette d'une chanson qui me semblait de circonstance, et dont le refrain dit : « Dove vai Gigolin, con il tuo Gigolò, è finita la giava che si ballava tanti anni fa ¹. » Mais je ne l'avais pas avec moi, et à présent le Patron veut fermer sa boutique, les musiciens ont posé leurs instruments. Je vous la chante sans accompagnement, comme je le faisais autrefois.

1. « Où vas-tu Gigolin, avec ton Gigolo, la java est finie, que nous dansions il y a tant d'années. »

Adieu ma chère Amie, ou peut-être au revoir dans une autre vie qui ne sera certainement pas la nôtre. Car les jeux de l'être, comme nous le savons, sont interdits par ce qui, devant être, a déjà été. C'est le petit et pourtant infranchissable forbidden game que nous impose notre Temps Actuel.

Votre

P. P.

P.S. Ce texte fait partie d'une série d'histoires que je me déciderai un jour à publier, pour autant que je trouve les personnages qui les ont vécues. Pour le moment, à défaut de mieux, les initiales P.P. valent pour le personnage de Passe-Partout.

ANTONIO TABUCCHI

Traduit de l'italien par BERNARD COMMENT.

Antonio Tabucchi enseigne la littérature portugaise à l'université de Sienne. L'essentiel de son œuvre est publié aux éditions Bourgois. Dernier titre paru : Le Petit Navire.

MANUEL RIVAS

La Langue des papillons

« Quoi de neuf, Moineau ? J'espère que cette année nous pourrons enfin voir la langue des papillons. »

Depuis quelque temps, le maître attendait que ceux de l'Éducation publique lui envoient un microscope. Il nous parlait si souvent de la façon dont les choses minuscules et invisibles s'agrandissent à travers cet appareil, que nous, les enfants, nous finissions par les voir vraiment, comme si ses mots enthousiastes faisaient office de lentilles grossissantes.

« La langue d'un papillon est une trompe enroulée comme le ressort d'une montre. Lorsqu'il est attiré par une fleur, le papillon la déroule et l'introduit dans le calice pour sucer le pollen. Quand vous mettez un doigt humide dans un pot de sucre, ne sentez-vous pas un goût sucré dans votre bouche, comme si le bout du doigt était le bout de la langue ? Eh bien, la langue des papillons, c'est comme ça. »

Et alors nous étions tous jaloux des papillons. Quelle merveille. Aller de par le monde en volant, avec des costumes de fête, et pénétrer dans les fleurs comme dans des tavernes pleines de barils débordants...

J'aimais beaucoup ce maître. Au début, mes parents ne pouvaient pas le croire. Je veux dire qu'ils ne pouvaient pas comprendre pourquoi je pouvais aimer mon maître. Lorsque j'étais même, l'école était une menace terrible. Un mot que l'on brandissait comme une poignée de verges.

« Tu vas voir, quand tu iras à l'école ! »

Deux de mes oncles, comme beaucoup d'autres jeunes, avaient émigré en Amérique pour ne pas faire la guerre du Maroc. Eh bien, moi aussi, je rêvais d'aller en Amérique pour ne pas aller à l'école. En fait, couraient des histoires de gosses qui fuyaient dans la montagne pour échapper à ce supplice. Ils réapparaissaient au bout de deux ou trois jours, transis de froid et incapables de parler, comme des déserteurs du Ravin du Loup ¹.

J'allais sur mes six ans et tout le monde m'appelait Moineau. D'autres enfants de mon âge travaillaient déjà. Mais mon père était tailleur et n'avait ni terres ni animaux. Il préférait me savoir loin, plutôt qu'en train de faire des bêtises dans son petit atelier de couture. Je passais donc une bonne partie de mes journées à vagabonder sur l'Alameda et c'est Cordeiro, le ramasseur d'ordures et de feuilles mortes, qui m'a donné ce sobriquet. « Tu as tout d'un moineau. »

Il me semble que je n'ai jamais autant couru de ma vie que l'été précédant mon entrée à l'école. Je courais comme un fou et parfois je dépassais les limites de l'Alameda et continuais plus loin, le regard fixé sur le sommet du mont Sinaï, avec l'illusion qu'un jour il me pousserait des ailes et que je pourrais arriver à Buenos Aires. Mais je n'ai jamais dépassé cette montagne magique.

1. El Barranco del lobo (Le Ravin du Loup). Bataille de la guerre du Rif, où les troupes d'Abd-el-Krim écrasèrent les Espagnols.

« Tu verras quand tu iras à l'école ! »

Mon père racontait comme une torture, comme si on lui arrachait les amygdales à main nue, la façon dont le maître leur soustrayait les j et les g de la gorge pour qu'ils ne le prononcent pas à la façon gutturale des paysans. Tous les matins nous devions dire la phrase : *Los pájaros de Guadalajara tienen la garganta llena de trigo*. Que de coups nous avons reçus par la faute de Guadalaghara ! S'il voulait vraiment me faire peur, il y réussit. La veille de la rentrée, je n'ai pas dormi de la nuit. Recroquevillé dans mon lit, j'écoutais la pendule du salon avec l'angoisse d'un condamné. Le jour arriva, aussi blanc qu'un tablier de boucher.

Je n'aurais pas menti si j'avais dit à mes parents que j'étais malade.

La peur, comme un rat, me rongait les entrailles.

Et j'ai pissé sur moi. Pas dans mon lit, mais à l'école.

Je m'en souviens très bien. Après tant d'années, je sens encore une humidité chaude et honteuse dégouliner sur mes jambes. J'étais assis au dernier rang, à demi accroupi, avec l'espoir que personne ne remarquerait ma présence jusqu'à la fin de la classe, et que je pourrais sortir et m'envoler jusqu'à l'Alameda.

« Voyons, vous, là-bas, levez-vous ! »

Le destin prévient toujours. J'ai levé les yeux et j'ai vu, avec épouvante, que cet ordre m'était adressé. Ce maître, moche comme une bête, pointait sa règle vers moi. Elle était courte, en bois, mais à mes yeux c'était la lance d'Abd-el-Krim.

« Comment vous appelez-vous ? »

« Moineau. »

Antonio Muñoz Molina qui entraîne le lecteur au plus intime de l'être, tandis que le fantastique qui déjà se manifestait dans *Rien d'extraordinaire* survient à plusieurs reprises, bouleversant la structure du récit : perte de toute mémoire avec *Les Eaux de l'oubli*, version espagnole du Léthé, abolition du hasard lorsque, à force d'évoquer un pianiste virtuose et caractériel qui parcourt le monde, on finit par le débusquer dans une taverne minable de Marrakech (*Les autres vies*). Que dire aussi de cette silhouette anonyme qui, dans *Si tu me dis viens*, finit par occuper l'appartement de Guzman dont la maîtresse vient d'être assassinée par son mari ? Quelquefois cet élément fantastique va de pair avec l'intrigue policière lorsque, dans *La Gentillesse des inconnus*, un paisible vendeur d'encyclopédies qui s'est attiré l'amitié d'un vieux professeur, naguère amoureux et surborneur d'une jeune fille, jette le masque et révèle qui il est.

À travers ces nouvelles si proches les unes des autres par leur thématique, si dissemblables par leur ton où l'humour et le sentiment d'autodérision voisinent avec le pathétique, la douleur de vivre, Antonio Muñoz Molina ouvre des chemins dans lesquels l'irrationnel malmène les certitudes, la réalité, tandis que les forces nocturnes l'emportent plus souvent sur celles, plus amènes, du jour, cela par le biais d'une écriture qui se fond dans la matière de ces récits.

M. A.

LES DISQUES

MARTHA ARGERICH, LA PIANISTE EN RETRAIT.

Lorsque, vers 1840, Franz Liszt invente la formule du récital de piano, il permet au virtuose, figure romantique par excellence, de s'élever, sous les yeux de la foule, au rang de héros prométhéen, en même temps qu'il le condamne à la plus

absolue des solitudes. Cent soixante ans plus tard cette forme de concert n'a changé ni dans sa lettre, ni dans son esprit. Il y subsiste quelque chose de sacrificiel qui attire un public mû moins peut-être par l'amour de la musique que par l'attente, plus ou moins avouée et avouable, d'une possible mise à mort : et si, de l'affrontement qui l'oppose au grand monstre d'ivoire, le pianiste ne sortait pas vivant ?

Si l'on excepte le cas réel de certains interprètes morts, ou presque, à leur clavier, il n'est pas sûr qu'un seul pianiste soit jamais resté indemne de cette exposition prolongée sur le devant de la scène, qui le situe quelque part entre le toréador et le joueur d'échecs. La pratique du récital implique un tel engagement physique et une telle dépense d'énergie nerveuse que tous, même les plus apparemment solides, ont connu, à un moment ou à un autre, des périodes de crise et de désarroi. Pendant treize ans, Vladimir Horowitz a délaissé les salles de concert et même son instrument, ne quittant plus son domicile où des micros, branchés en permanence, guettaient le moindre de ses revenez-y. Vladimir Sofronitzski se droguait ; Josef Hofmann, sur ses vieux jours, était porté sur la boisson. Les soirs où, à Tokyo, il avait joué la Hammerklavier, Sviatoslav Richter errait dans les couloirs de son hôtel, pris de panique à l'idée de regagner sa chambre. Quant à Claudio Arrau, aurait-il pu assumer son exemplaire mission d'éveilleur et de guide spirituel s'il n'avait recouru, pendant des décennies, à l'assistance de la psychanalyse ? Enfin, à l'âge de trente ans, Glenn Gould renonçait à la scène pour se réfugier, à l'instar d'un Capitaine Nemo, dans la bulle aseptisée du studio d'enregistrement.

Sans même aller jusqu'à ces cas-limites, comment s'accommoder d'une carrière, jadis encore supportable grâce à la lenteur confortable des paquebots ou des sleepings, qui transforme le concertiste, ballotté d'hôtel en aéroport, en cadre commercial ? Comment dans cette vie de migrant, faite de salles de concert standardisées et de pianos incertains, réussir à conserver intacte la passion de la musique et, tout simplement, de la vie ? Le pianiste François-René Duchâble n'hésite

pas à le confesser : « On m'apporterait sur un plateau la carrière d'un Arrau ou d'un Richter, je la refuserais par peur de passer à côté de l'existence. »

Voilà pourquoi, il y a près de vingt ans, Martha Argerich, sans aucun doute la pianiste la plus exceptionnellement douée et la plus passionnante de sa génération, a décidé d'arrêter le piano solo, aussi bien au disque qu'au concert, pour ne jouer désormais, hormis de rarissimes exceptions, qu'en compagnie d'un orchestre, d'une formation de chambre ou d'un autre soliste. Choix surprenant, sans aucun équivalent dans l'histoire de l'interprétation, mais qui s'inscrit dans la logique d'un parcours à tous égards singulier.

Enfant prodige qui, à douze ans, n'avait plus rien à apprendre en matière de technique, Martha Argerich a en effet très tôt entretenu une relation conflictuelle avec son instrument. Elle a raconté comment, petite, refusant d'être exhibée comme un phénomène de foire, elle se cachait sous une table ou mettait du buvard mouillé dans ses chaussures afin de tomber malade et de n'avoir pas ainsi à jouer. Ce refus de la contrainte, source pour elle de blocages et d'inhibitions, est resté le mot d'ordre d'une vie de musique qui est le contraire même d'une carrière.

Changeant de professeurs comme de pays, apprenant à la dernière minute les œuvres au programme de concours internationaux qu'elle remporte haut la main, enregistrant son premier disque accompagnée du pianiste Nelson Freire pour que celui-ci, le cas échéant, puisse lui servir de doublure, envisageant à plusieurs reprises d'abandonner le piano, quitte à devenir secrétaire pour gagner sa vie, Martha Argerich semble avoir placé son existence sous le signe de l'humeur et de l'instant, du plaisir et de la liberté. Elle s'est toujours mise à la marge de la vie musicale, marginalité accentuée par son patronyme bizarrement transplanté d'Europe centrale en Argentine et par son opulente crinière brune qui lui donne des airs à la fois de vamp et de *pasionaria*.

Son jeu pianistique est à l'image d'elle-même, fait de fougue sauvage, d'immédiateté et de prises de risque inouïes.